Liliane Hilaire-Pérez, La pièce et le geste : artisans, marchands et savoir technique à Londres au XVIIIe siècle

Bernard Delaunay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/638>

DOI : 10.4000/ephaistos.638

ISSN : 2552-0741

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 94-97

ISSN : 2262-7340

Référence électronique

Bernard Delaunay, « Liliane Hilaire-Pérez, La pièce et le geste : artisans, marchands et savoir technique à Londres au XVIIIe siècle », *e-Phaïstos* [En ligne], III-1 | 2014, mis en ligne le 24 novembre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/638> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ephaistos.638>

Liliane Hilaire-Pérez, *La pièce et le geste : artisans, marchands et savoir technique à Londres au XVIII^e siècle*

(Albin-Michel, coll. L'évolution de l'humanité, Paris, 2013, 450 pages)

Bernard Delaunay

Docteur en histoire

Équipe d'Histoire des Techniques /
IHMC

CNRS-Université Paris 1 Panthéon-
Sorbonne

L'ouvrage de Liliane Hilaire-Pérez, nous semble original à plus d'un titre, que ce soit par la nature des sources, économiques essentiellement, mais mises au service de l'histoire des techniques ou par le lieu de l'étude, Londres au XVIII^e siècle, déjà présente dans *L'invention technique au siècle des lumières*¹ ou bien encore par la nature des objets techniques considérés, les objets de luxe, les instruments scientifiques, les carrosses. Dans l'esprit de David Edgerton² qui souligne la nécessité de ne pas confondre histoire des techniques et histoire des inventions, les objets, les techniques qui apparaissent dans l'ouvrage ne sont pas radicalement nouvelles comme l'est la machine à vapeur, ce qui est nouveau, c'est leur développement qui induit une organisation, cette fois, toute nouvelle, de la production.

Il faut donc souligner l'originalité des sources principales utilisées par Liliane Hilaire-Pérez. Alors que les sources les plus fréquemment utilisées en histoire des techniques sont des documents que l'on peut qualifier de techniques, écrits techniques, dessins, des théâtres de machines aux archives des

écoles d'ingénieurs en passant par des documents administratifs, il est plus rare de découvrir des sources qui sont d'abord des documents économiques. Notons au passage qu'Anne-Françoise Garçon a également utilisés des sources de nature économiques dans *Mines et métal*³. Dans *La pièce et le geste*, les sources économiques que sont les livres de comptes des artisans londoniens du XVIII^e siècle – mais faut-il encore les appeler artisans ? – conjugués avec des actes de la pratique que sont les inventaires après décès, les bilans de faillites, ainsi que les correspondances, prospectus commerciaux, permettent une approche originale des techniques, de l'organisation et de la coordination des gestes techniques devrait-on dire. Ces sources sont croisées, mises en regard afin de donner à voir les multiples aspects de l'activité manufacturière des artisans-entrepreneurs londoniens. Il est, à ce propos, bien regrettable que l'éditeur n'ait pas jugé bon ou possible d'inclure dans l'ouvrage une annexe de présentation complète des sources⁴.

Ce que nous montre cet ouvrage, c'est l'émergence au XVIII^e, dans un lieu précis, Londres,

d'une pensée opératoire nouvelle et d'un langage de l'action organisant explicitement des gestes nécessaires à la réalisation d'objets techniques plus diversifiés destinés à répondre à une demande nouvelle. Dans la continuité de Maxine Berg qui place la demande des objets de luxe comme une des sources du développement industriel de l'Angleterre⁵, l'ouvrage articule sa problématique en deux parties, la demande de produits complexes faisant éclater le cadre des métiers réglés réalisés à partir de matières premières nouvelles d'une part et, d'autre part, la réponse des producteurs à cette demande s'organisant à partir de logiques opératoires plus sophistiquées, impliquant des échanges croisés et une explicitation des opérations, lisible dans les documents comptables, à la fois pour les produits neufs et pour les réparations. La problématique devient alors la mise en évidence de la dynamique commerciale porteuse de savoirs technologiques pratiques.

L'introduction, assez longue, près de cinquante pages, est assez déroutante. Un long exposé sur la technologie, ses avatars, ses ambiguïtés, ses enjeux, précède, en quelque sorte, l'introduction de l'ouvrage qui selon nous n'intervient qu'à la page 37. Mais il faut convenir que la lecture de cette partie de l'introduction prend sens après la lecture de l'ouvrage complet, peut-être aurait-elle pu être replacée dans une conclusion synthétisant une interprétation. L'ouvrage est divisé en deux parties sensiblement égales, divisées en trois chapitres chacune. La première partie présente les produits, les objets, les matériaux qui sont au cœur d'une économie du luxe, de l'ostentation, typique de l'aristocratie britannique du siècle. La seconde partie s'intéresse aux entreprises, à leur organisation et à la lecture, dans les documents comptables, d'une rationalité de l'action technique.

Le premier chapitre est consacré à l'économie du « *toyware* », petite métallurgie d'accessoires et d'ornementation, par exemple des meubles, des horloges et pendules des objets décoratifs de toute sorte, mais aussi de l'instrumentation scientifique

en pleine expansion. Derrière ce mot quasi intraduisible – quincaillerie ? bimbeloterie ? – se découvre une multitude d'objets servant à la décoration mais aussi à la réalisation d'objets techniques élaborés. L'auteur nous fait découvrir un monde foisonnant d'objets de luxe, d'accessoires qui sont fabriqués, échangés, sous-traités à d'autres artisans, et qui, par leur diversité, la multitude d'assemblages rendus possibles, font éclater le cadre des métiers réglés. L'exemple du réseau d'un « *toyman* » George Willdey illustre cette diversité. La demande d'objet de luxe, de prestige entraîne tout naturellement une offre diversifiée et cette demande à son tour entraîne une logique d'adaptation et de diversification des objets proposés à la clientèle. Ces objets, ni totalement uniques, ni répétitifs sont le fruit d'un processus de composition et d'adaptation. Les instruments scientifiques, l'horlogerie, la bijouterie et l'orfèvrerie sont les métiers clés du « *toyware* ». Ce que souligne l'auteur, c'est l'évolution de ces techniques de décoration et de finition, centrales dans un marché dominé par la culture des apparences, vers une culture mécanicienne où « la qualité des assemblages et le séquençage maîtrisé des opérations définissent des caractères de long terme dans la construction mécanique anglaise »⁶.

Nous devons avouer que la première partie du deuxième chapitre, très riche, n'est pas d'un abord facile. Elle nous fait découvrir une conséquence majeure de ces variations et adaptations multiples, l'incertitude des dénominations des objets qui tendent à être nommés par leur fonctionnalité, se détachant de la matière ou bien par leur origine géographique⁷. Le secteur du *toyware* nous est présenté de manière très vivante, dans la seconde partie, comme un réseau de fournisseurs, de sous-traitants, de vendeurs à la fois fabricants et acheteur de pièces, où les multiples pièces d'assemblage jouent un rôle essentiel. L'habileté du *toyman* dans la gestion de cette complexité, à la fois technique et commerciale, construit le prototype de la notion d'entreprise au XVIII^e siècle. La classification des produits échappe alors aux catégories de matières

(bois, cuir, métal) et aux anciennes classifications étroites des objets.

Dans le troisième chapitre nous abordons une autre source de complexification du secteur du « *toyware* », la différenciation des matières employées et la montée en valeur de la façon, comme le surfacage par exemple. Le laiton n'est plus un matériau unique, au moins cinq catégories diverses sont utilisées explicitement par les artisans. Ces catégories, les opérations de façonnage, les traitements apparaissent dans les livres de compte. Il en est de même pour les aciers, souvent identifiés par leur origine, dont les qualités deviennent spécialisées et spécifiées suivant leur usage (outillage, mobilier, construction navale). La correspondance d'un marchand métallurgique, William Blakey, catholique Anglais installé en France et correspondant du métallurgiste anglais Benjamin Huntsman qui a mis au point l'acier fondu au creuset, est analysée en détail et cette correspondance commerciale permet de découvrir que l'acier cesse d'être un produit unique et se différencie suivant les spécifications des acheteurs et suivant les techniques de fabrication. Ici encore se dévoile un discours technique implicite, comme enfoui dans les documents commerciaux et comptables, une technologie pratique⁸.

La deuxième partie nous fait entrer dans le monde des entreprises, de leur organisation, de leur activité technique et commerciale. Dans le quatrième et le cinquième chapitres, à travers l'organisation d'un atelier de forgeron, Richard Wagg ou d'un carrossier, Jacob, ou encore d'un horloger, Vuillamy, on suit l'allongement des circuits de fabrications, les échanges de pièces finies, semi-finies, la logique des assemblages, le séquençement des opérations. Une facture de forgeron peut comporter jusqu'à trente mouvements différents, véritable registre d'actions techniques. Et, dans ces entreprises qui fournissent des objets composés comme des horloges ou des carrosses, la réparation prend une place considérable. Facturer une réparation c'est bien lister des opérations de démontage, de remontage, de remplacement

de pièces et Liliane Hilaire-Pérez nous montre de façon très convaincante l'importance de ces documents, dont le but n'est pas technique, pour y lire une logique des processus opératoires.

Reprenant dans le sixième chapitre les éléments ainsi réunis, l'auteur souligne et synthétise l'importance de ces « comptabilités opératoires archives des rationalités de l'action »⁹. C'est toute l'originalité et la richesse de ces comptabilités que de reprendre *a posteriori* les processus de travail, non pas avant l'exécution mais une fois le travail terminé. Il ne semble pas, du moins nous ne l'avons pas relevé, que des devis précédaient ces opérations de réparation ou de fabrication neuves. De même que les factures de nos plombiers contemporains comportent un détail d'opérations¹⁰, les factures de ces artisans se présentent comme une restitution ordonnée de ce qui a été fait et cette restitution, cette mise en ordre des opérations devient un véritable document technique, où les verbes d'action prennent une place éminente. Signe de l'importance de ce que nous pourrions désigner aujourd'hui comme le « management de la technique » le forgeron Wagg pratique la facturation « par entreprise » et emploie deux salariées à ces tâches. Le détail des opérations d'une entreprise n'était pas inconnu dès le XVII^e siècle, Vauban est cité, mais il s'agit de devis d'ingénieurs qui forment leur projet, le détaillent et en valorisent financièrement les différentes étapes, leur devis sont également des documents technologiques (voir note 8). Bélidor ne s'y trompait pas au XVIII^e siècle :

« On peut donc dire qu'un devis doit être regardé comme le chef d'œuvre de l'ingénieur et que c'est de là que dépend absolument l'exécution bonne ou mauvaise du dessein que l'on a en vue. »¹¹

Mais cet ouvrage, très riche, nous montre, au-delà du cercle des ingénieurs et de façon très détaillée, la mise en place de cette gestion de la technique chez les artisans-entrepreneurs. Nous pouvons être convaincus, comme l'auteur, que cette rationalisa-

tion de l'action n'a pas attendu la grande industrie et que cette instanciation de la technologie appartient aussi au monde artisanal. Et de là, notre remarque préliminaire sur l'introduction, que l'on peut relire à la fin de la conclusion, où l'auteur présente la technologie et sa relecture au XVIII^e siècle¹². Les artisans londoniens n'avaient probablement pas la moindre connaissance de ces penseurs savants et faisaient de la technologie, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Cette pensée n'est peut être pas le tout de la technologie naissante, nous y adjoindrions volontiers la mathématisation progressive de la technique et son utilisation de la méthode scientifique dans la conception et l'élaboration des objets techniques¹³ mais c'en est certainement une composante.

Nous espérons avoir par ce bref compte-rendu suscité l'envie d'entrer dans cet ouvrage, selon nous, novateur. Nous pouvons alors nous s'interroger sur l'existence de pratiques comparables chez les artisans parisiens qui devaient assembler, façonner, décorer des horloges ou des carrosses. Mais cela dépend de l'existence de sources et c'est une autre histoire...

¹ HILAIRE-PÉREZ Liliane, *L'invention au siècle des Lumières*, Paris, Albin-Michel, 2000

² EDGERTON David, « De l'innovation aux usages, dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques » dans GUESNERIE Roger et HARTOG François (dir.) *Des sciences et des techniques un débat, Cahier des Annales*, n° 45, Edition de l'EHESS, Paris 1998

³ GARÇON Anne-Françoise, *Mine et Métal : 1780-1880 : les non-ferreux et l'industrialisation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998.

⁴ On peut également regretter l'absence de bibliographie qui ne se découvre qu'au fil des notes de bas de page.

⁵ Les différents ouvrages de Maxine BERG sont souvent cités par Liliane Hilaire-Pérez, retenons en particulier BERG M., *Luxury and pleasure in eighteenth-century Britain* et *The age of manu-*

factures : industry, innovation and work in Britain, 1700-1820, les deux aux Oxford University press, 2005 et 1985.

⁶ *La pièce et le geste*, p. 87.

⁷ Produit de Sheffield par exemple.

⁸ Anne-Françoise Garçon a bien montré que la technologie est un régime de pensée caractérisé par un point de vue surplombant sur la technique qui mêle théorie et pratique, qui théorise la pratique. La rationalisation des techniques, visible dans les documents comptables suppose une telle vision surplombante, suppose des habitudes de pensée qui permettent la théorisation et donc la gestion et l'organisation rationnelle des différents métiers de production. En ce sens nous pouvons parler ici de « technologie pratique », puis que celle-ci se donne à voir dans une pratique quotidienne de la gestion des techniques de production (cf. Anne-Françoise GARÇON, « Mais d'où vient la technologie ? Ce qu'en apprennent les écrits des philosophes européens entre le XVI^e et le XVIII^e siècle », *e-Phaistos*, volume II n° 1, Centre d'histoire des techniques, Université Paris 1 panthéon-Sorbonne, 2013)

⁹ Titre du chapitre 6 de *La pièce et le geste*.

¹⁰ Qui peuvent nous être parfaitement incompréhensibles...

¹¹ FOREST DE BELIDOR Bernard, *La science de l'ingénieur*, Paris, Jombert, 1729, Livre VI, p. 2.

¹² Beckmann, Christian, Ure, Babbage sont cités, entre autres. A-F. Garçon a établi la généalogie philosophique de ce concept de puis Ramus (voir GARÇON, 2013, *op. cit.*).

¹³ Nous prenons « l'objet technique » dans un sens très large, de l'outil à la machine jusqu'à l'avion ou le navire contemporain.